

## Trois souvenirs

Laurence Madeline

► **To cite this version:**

Laurence Madeline. Trois souvenirs. Expressions, Institut universitaire de formation des maîtres (IUFM) Réunion, 2008, Les enjeux des pratiques artistiques à l'école, pp.09-10. hal-02406932

**HAL Id: hal-02406932**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02406932>**

Submitted on 12 Dec 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## TROIS SOUVENIRS

**Laurence MADELINE**

Conservateur au Musée d'Orsay (Paris)

J'ai 13 ans, je reviens d'un long séjour aux Antilles. Je vis dans une petite ville de province. Grise, bien sûr, et sans soleil, et fade et endormie. Je rentre en quatrième dans un nouveau collège. Je ne connais personne, j'ai froid, je suis perdue. J'ouvre mon livre d'histoire. Sa couverture est bleue, bleu roi. Il est tout neuf, il sent bon, ses pages sont aussi lisses que des miroirs. Je tombe tout de suite sur une grande reproduction de la *Naissance de Vénus* de Botticelli. Je suis éblouie, je suis heureuse, la salle de classe est belle, le collège est beau, le ciel est beau. Je tourne la page : il y a le *Printemps*. La magie opère encore. Je vois la couleur, le dessin si fin des cheveux, des yeux, des robes. Je lis les commentaires. Je veux comprendre, en savoir plus. Il n'y en a pas assez dans le livre.

J'ai 14 ans, je suis en troisième. Je travaille bien. Les professeurs ne me reconnaissent pas. Je suis transparente. Je ne les intéresse pas. Je n'existe pas. Nous partons tous, camarades et professeurs, à Paris, en car. Direction le Centre Pompidou. Le car nous dépose devant le parvis. Nous sommes groupés autour de nos profs accompagnateurs. Mes camarades sont bruyamment horrifiés par le bâtiment. Je ne dis rien. Je suis saisie par le bleu, le jaune des tuyaux, par le boudin transparent qui est accolé à la façade. Il y a de la vie, de l'énergie, quelque chose qui m'aspire et me dépasse. Nous visitons le Musée national d'Art moderne. Il y a les professeurs et les conférenciers. Il y a les œuvres. Je me souviens d'un portrait de femme par Otto Dix, celui de la journaliste Sylvia von Harden. Je me souviens du trait précis et acide. Des couleurs, du rose au rouge. Je crois que je me souviens aussi d'un Dali, *Hallucination partielle. Six images de Lénine sur un piano*. Je me souviens de Picasso. Picasso fait crier autant que l'architecture du Centre Pompidou. Picasso me bouscule. Il m'oblige à le défendre, à prendre position. Le conférencier pose une question. Je réponds. Et puis une autre et je réponds encore. En fait, je suis la seule à répondre, à parler. Et je défends Picasso. Et peut-être que je me défends aussi. Mes camarades m'écoutent ou me chahutent. Mes professeurs m'écoutent. Pour la première fois j'ai le sentiment d'exister. Je suis toujours pareille, mais mes professeurs savent qui je suis. Il a fallu un voyage à Paris, un musée, des tableaux pour que je trouve une place dans cette classe, dans ce collège.

J'ai toujours 14 ans. Je viens d'avoir mon brevet. Mes parents me conduisent à Paris. Très vite sur l'autoroute, je veux visiter le musée du Louvre. Depuis que je suis allée au Centre Pompidou il y a quelques mois avec le collègue, je veux aller au musée du Louvre. Nous déambulons au hasard dans les galeries et j'aperçois sur une cimaise, loin, très loin, un grand tableau bleu. Un format horizontal. Je vais vers le tableau. C'est la *Grande Odalisque* d'Ingres. Elle est nue. Elle offre son dos immense et sinueux. Et puis elle offre son visage. Ses yeux sont doux et vides. Je les compare aux yeux si doux, si tendres des veaux et des vaches comme je compare son corps si long, si moelleux, à celui d'une limace. J'aime bien la campagne. Mais son corps n'est ni visqueux, ni orange. Il est nacré et lumineux. Je regarde les coussins de velours, moelleux aussi. Je reviens à la tête, petite, posée à l'extrémité du corps suave et pesant. J'aime le turban, la boucle d'oreille. Je ne comprends pas bien comment fonctionne ce corps, cette femme. Mais c'est une odalisque, je me dis que c'est comme un jouet, un objet. Ou seulement une image. Je ne me dis rien de plus mais je suis fascinée. C'est le mot exact, je suis fascinée par cette image aussi lisse et plate que celle de la *Naissance de Vénus* de mon livre d'histoire.

J'ai x années. Je travaille dans des musées. J'ai fait une exposition sur Picasso et Ingres. J'ai publié un livre sur Dali. Je vais presque tous les ans à Florence et je vais aux Offices, avec mes filles, et nous admirons la *Naissance de Vénus* et le *Printemps* de Botticelli.